

Askik, le Riel anonyme dans *Tchipayuk ou le Chemin du Loup* de Ronald Lavallée

par
Ingrid Joubert
Collège universitaire de Saint-Boniface

Si les créations romanesques franco-manitobaines relevaient avant tout du document romancé, de l'histoire familiale ou de l'autobiographie, le dernier-né, *Tchipayuk ou le Chemin du Loup* de Ronald Lavallée, renoue avec le genre de roman historique, tout en accomplissant ce miracle de la consécration littéraire: être publié en France, chez Albin Michel. D'emblée, l'auteur se hisse au-dessus des publications locales, conférant ainsi un statut international à une problématique en apparence régionale. Tout en prenant spontanément la relève de cette illustre exilée franco-manitobaine qu'est Gabrielle Roy, Lavallée renoue des liens avec l'historicité régionale cultivée par ses collègues anglophones, tels que Rudy Wiebe, Robert Kroetsch et Margaret Laurence.

Comment expliquer cet accès immédiat d'un Franco-Manitobain à la notoriété littéraire dont rêvent en vain tant d'auteurs franco-canadiens? Serait-ce dû à l'exotisme du sujet, à cet engouement actuel des Européens pour la problématique des autochtones du Canada et celles des minorités ethniques¹? Ou le succès relèverait-il de la seule qualité du texte au point où celui-ci se serait imposé d'emblée, au détriment de 1 600 autres manuscrits?

Il est certain que Ronald Lavallée exploite la recette de l'exotisme littéraire, visant un large public en France. La couverture, aux chaudes couleurs d'un tableau du peintre canadien F. A. Verner du XIX^e siècle, évoquant le cadre romantique et le travail pittoresque des voyageurs, le nom amérindien et le sous-titre énigmatique, l'extrême lisibilité de la typographie, le découpage du texte en parties titrées et en chapitres, tout invite le récepteur à une lecture agréable qui stimulera son imagination tout en le renseignant sur des sujets peu connus à l'étranger.

Contrairement donc à la majorité des auteurs franco-manitobains qui visent un public précis, bien familier du répertoire collectif où puisent ces écrivains, Lavallée, dans sa démarche, s'apparente davantage à certains Français, émigrés au Canada, écrivant sur leur pays d'adoption à l'intention de leurs compatriotes: Constantin-Weyer, Hémon, Bugnet. Ce destinataire lointain, doit-il de préférence être invité à un dépaysement exotique tout en lui présentant un répertoire formel et thématique familier (comme c'est le cas par exemple dans *Un sourire dans la tempête* de Constantin-Weyer), ou l'éloignement du lecteur par rapport à la matière romanesque sert-il à provoquer une distanciation critique de celui-ci par rapport au référent? En un mot, sait-il éviter les pièges et les facilités d'une littérature de consommation?

Au dos de la couverture, on insiste sur la dimension historique et collective de l'ouvrage:

Voici la grande saga des Indiens métis du Canada du XIX^e siècle. À travers le destin d'Askik Mercredi, Ronald Lavallée fait revivre la fascinante époque d'un monde encore proche de la nature, mais que la civilisation va bientôt absorber.

Et on souligne que ce roman "nous fait découvrir à travers son inoubliable héros un Canada inconnu". L'épopée des Métis et de leur chef Riel, servant d'arrière-fond au destin symbolique du héros est loin d'être inconnue du public franco-canadien. Tout au contraire, le martyr vécu par le peuple métis est comme la matrice de la production littéraire francophone du Manitoba. Cependant, l'originalité de cette oeuvre monumentale de 500 pages, couvrant la période critique de 1867 à 1885, est de ne pas isoler l'épopée des Métis de son contexte national: sont évoquées à la fois les civilisations amérindienne, métisse, québécoise et anglophone. Par ailleurs, loin de se concentrer sur le personnage exemplaire, et souvent mythifié de Louis Riel, l'auteur ne se sert du destin de celui-ci qu'en guise de point de repère temporel pour enraciner le sort de son héros fictif dans un contexte historique précis.

Or, l'invention de Lavallée est d'avoir conféré à son personnage fictif un destin parallèle à celui de Riel, mais anonyme et décalé: de 16 ans son cadet, Askik Mercredi est né métis français à la Rivière-Rouge. Comme son modèle historique, il a connu la vie métisse des plaines, la chasse au bison, l'éducation chez les Pères; comme lui, il a été envoyé à Montréal pour y parfaire sa formation, payée par un mécène québécois. Comme Riel, il a fait des études de droit et connu un cuisant échec dans sa cour faite à une Québécoise

de race blanche. À l'instar de Riel, Askik finit par revenir dans ses Plaines pour se mettre au service de son peuple aux abois et persécuté. Mais là s'arrêtent les ressemblances. Significatif est le décalage temporel: l'engagement collectif d'Askik commence là où celui de Riel se termine: en 1885. Le personnage fictif est-il censé prendre la relève de son cousin historique? Si oui, il s'en acquitte bien plus modestement: l'auteur lui enlève toute velléité de gloire et toute possibilité d'accomplir une mission, religieuse ou sociale. Car le moment de gloire de son peuple est passé, irrémédiablement. Après avoir en vain rêvé à un destin individuel de chef, dans la société québécoise, il se convertit (ou se résigne-t-il?) à celui du militant très engagé, face au génocide vécu par son peuple: il rejoindra les Métis en exil pour enseigner aux rares enfants survivants.

L'intérêt de ce roman réside en fait dans sa double composante: c'est à la fois l'histoire d'une collectivité définie et un roman d'initiation (*Bildungsroman*). Au premier plan, Askik représente les Métis francophones de l'Ouest, marqués par une dichotomie profonde: ni Amérindiens, ni Blancs, ils sont rejetés par les deux groupes, toujours en quête d'une identité se dérobant sans cesse à leur recherche. Ils sont victimes d'une double aliénation, persécutés à la fois comme Métis et comme catholiques francophones. Loin de nous brosser un tableau idyllique de la vie saine des autochtones, l'auteur nous fait vivre la déchéance rapide d'une race et d'une civilisation où chasse au bison, aventures des voyageurs, courriers de la *Hudson's Bay Company*, ainsi que les légendes d'origine amérindienne sont exposés à une confrontation incessante avec les bateaux à vapeur, les trains, les écluses et l'électricité.

À un niveau plus profond, on découvre le portrait d'un colonisé en voie de désaliénation. La première partie, intitulée "La Plaine", évoquant l'enfance d'Askik, présente les bases de la dichotomie du personnage, symbolisée par la rivière Rouge séparant le monde métis du monde des Blancs.

Comme un voyageur qui va et vient entre deux États hostiles et qui passe sous silence les affaires qu'il mène des deux côtés de la frontière, Askik franchissait tous les matins la limite entre le primitif et le nouveau. Il ne parlait ni de *tchipayuk* à Saint-Boniface, ni de poésie à sa mère. Il eût été ridicule dans les deux cas, car lui seul voyait s'affronter la plaine et la ville (p. 26).

L'auteur l'obligera alors à reconnaître les deux aspects de son existence divisée: dans la deuxième partie, "La Forêt", Askik sera

initié dans le sens littéral du mot, au mode de vie amérindien, alors que dans le troisième volet, "Vieilleterre", séparé des sections précédentes par quinze années, il tentera de s'approprier totalement la vision du monde blanc et plus profondément, celle de la classe régnante anglophone. Devant l'échec total de son effort pour se tailler une place au soleil des Blancs, et selon la démarche dialectique chère à l'auteur, la synthèse de ces moments anti-thétiques se fera dans la dernière partie où, à la faveur d'une expédition journalistique lors de la rébellion métisse de 1885, Askik découvre sa vraie identité de Métis: celui-ci, ni Amérindien, ni Blanc, puise aux sources des deux races pour se former une identité autonome et originale. À l'instar de la démarche analysée par Albert Memmi, dans le *Portrait du colonisé* (1985), c'est la découverte de cette identité qui permettra au colonisé un engagement authentique dans sa collectivité revalorisée.

Un tel cheminement fait apercevoir en filigrane le contexte politique, la conjoncture idéologique dans laquelle le texte a été rédigé: les années 1980 ont été marquées, au Manitoba français, par une prise de conscience radicale du fait français et des revendications à la fois possibles et nécessaires face à la majorité anglophone. Après la réussite éclatante de Louis Riel en 1870 faisant accepter un Manitoba officiellement bilingue, après la «minorisation» progressive des Francophones et leur «traversée du désert» suite à l'interdiction du français dans les écoles en 1916, après la tentation toujours grandissante d'une assimilation par le milieu anglophone environnant, se fait jour, depuis la fin des années 70, une volonté grandissante dans cette minorité, de faire valoir ses droits à l'égalité linguistique et culturelle, si longtemps déniée. Bien qu'en 1985, la Cour suprême du Canada ait officiellement rétabli le statut bilingue de la province, la lutte pour la vie en français au Manitoba est loin d'être terminée. Cependant, prise de conscience, effectuée par la minorité francophone, d'une spécificité non seulement ethnique mais politique et stratégique offensive sur le terrain légal vont de pair.

Or le cheminement effectué par Askik dans *Tchipayuk ou le Chemin du Loup* mène celui-ci de l'isolement ethnique à l'écartèlement de l'assimilé pour déboucher, après une "conversion" radicale, sur la revendication ouverte de la spécificité métisse et sur un engagement authentique du maintien de celle-ci. Ne pourrait-on pas alors se demander si l'auteur, par la voie d'une consécration internationale de son oeuvre, ne s'adresse pas fondamentalement à ses compatriotes (aux Francophones de l'Ouest en particulier) en

leur proposant des modèles de comportement, un nouveau mythe régénérateur, après avoir détruit d'anciens mythes particulièrement tenaces, tels que le messianisme, l'héroïsme martyrisant ou l'inévitabilité d'une assimilation à la majorité régnante. Par le biais d'un roman historique qui tente d'éviter les pièges de la sublimation et de l'hagiographie, Ronald Lavallée rejoint ainsi un présent vivant et prometteur.

NOTES

1. Les programmes d'études canadiennes qui se multiplient à l'heure actuelle dans les universités européennes, dans celles d'Allemagne de l'Ouest et de France en particulier, en donnent des preuves éloquentes.

BIBLIOGRAPHIE

LAVALLÉE, Ronald (1987) *Tchipayuk ou le Chemin du Loup*, Paris, Albin Michel, 503 p.

MEMMI, Albert (1985) *Portrait du colonisé*, Paris, Gallimard, 163 p. (suivi du *Portrait du colonisateur* et précédé d'une préface de Jean-Paul Sartre)